

Déroulède, le complot qui fait pschitt...

Député du parti nationaliste, Paul Déroulède estime qu'il faut prendre de vive force la présidence de la République, occupée depuis quelques jours par Émile Loubet, après la mort suspecte de Félix Faure. Et le 23 février 1899, lors des obsèques du chef de l'État, le parlementaire tente le tout pour le tout... **PAR BRUNO FULIGNI**

Du 16 au 23 février 1899, c'est une folle semaine qui agite la présidence de la République. Après la mort subite du président Félix Faure, son successeur, Émile Loubet, n'est installé à l'Élysée que depuis cinq jours quand la police annonce un coup d'État, préparé par le poète nationaliste Déroulède.

«Gronde, canon, crache, mitraille!/
Fiers bûcherons de la bataille,/Ouvrez-nous un chemin sanglant!/En avant!» Ainsi Paul Déroulède glorifie-t-il le courage des combattants dans ses *Chants du soldat*, grand succès de librairie en 1872. Au lendemain de la défaite, la France rêve de grandeur et d'unité. Elle apprécie le lyrisme patriotique de ce jeune poète, né à Paris le 2 septembre 1846, engagé volontaire dans les zouaves en 1870 et, selon la légende, blessé d'une balle qui aurait été amortie par le volume des *Poésies* d'Alfred de Musset qu'il portait sur lui.

Patriote, républicain et partisan d'un État fort

Fait prisonnier à Sedan, Déroulède fut interné en Silésie, d'où il parvint à s'évader. Reprenant du service, c'est à la tête d'une compagnie de tirailleurs algériens qu'il occupe Montbéliard. Pour ce fait d'armes, il est décoré de la Légion d'honneur en février 1871. En mai, il participe à la répression de la Commune. Promu lieutenant, il quitte l'armée après un accident de cheval



GROB/KHARBINE/LA COLLECTION



Agitateur Le 23 février 1899, Déroulède tente de convaincre le général Roget de marcher sur l'Élysée. Arrêté, il est jugé mais acquitté le 29 mai. Peu assagi, le député, dès juillet, prononce trois discours annonçant un prochain coup de force. Mais, cette fois-ci, devant la réponse ferme de l'État, il est contraint à un exil qui le conduira en Belgique puis en Espagne. Unes du supplément du *Petit Journal*.

qui lui a brisé une jambe. Pour lui, le combat sera désormais littéraire et politique. Il tente sans succès de supplanter *La Marseillaise* par un nouvel hymne national, *Vive la France*, sur une musique de Charles Gounod. En 1882, il fonde la Ligue des patriotes, mouvement qui se veut apolitique et vise à préparer la revanche.

Il méprisait Félix Faure, il insulte Émile Loubet !

Déroulède est républicain, il fréquente Gambetta et Félix Faure. Mais son idéal d'une « République nationale » l'éloigne peu à peu de la République parlementaire : lui rêve d'un président fort, élu directement par les citoyens et pouvant les consulter par plébiscite. Aussi Déroulède prend-il fait et cause pour le général Boulanger. Élu député de la Charente en 1889, il multiplie les attaques et les interpellations. Il se bat en duel avec Clemenceau, qu'il a accusé de corruption dans l'affaire de Panama. Réalisant qu'il s'est laissé bernier par des faux fabriqués par l'escroc Arton, il démissionne de son mandat en 1893.

Réélu député en 1898, il est de tous les rassemblements antidreyfusards, aux côtés de monarchistes et d'antisémites qu'il n'aime guère, mais qu'il considère comme des alliés utiles. La Ligue des patriotes, dissoute en 1889, s'est reconstituée en un puissant mouvement nationaliste dont le chef est devenu célèbre. « Un grand diable, oui ; avec des grands bras, des grandes jambes, un grand nez, une grande redingote, des grands gestes, en toute sa personne quelque chose de démesuré, d'exagéré – et de profondément attractif ! », écrit la polémiste révolutionnaire Séverine dans ses *Notes d'une frondeuse*. Sa haute silhouette, Dérou-

lède a su la rendre légendaire en l'habillant d'une longue redingote verte, ornée d'un large ruban rouge à la boutonnière. « Patriotes, ralliez-vous / Aux basques de ma redingote ! / Les députés en sont jaloux, / Y en a pas un qui la dégote », s'amuse le chansonnier Mac Nab. Et c'est ainsi « drapé d'espérance », selon l'expression d'Alphonse Allais, que le chef des patriotes s'agite à l'hiver 1899, quand le coup de force lui paraît possible.

Le 16 février 1899 en effet, Félix Faure expire à l'Élysée, dans son cabinet de travail. Le vaudeville est joliment résumé par ce garde à qui, le médecin ayant demandé si le président avait « toujours sa connaissance », lui répond qu'elle est « sortie par la porte de derrière... » La jeune et belle Marguerite Steinheil, dite « Meg », volage épouse d'un peintre couvert de commandes officielles, a emporté le dernier soupir du président quinquagénaire. « Cela ne fera pas un homme de moins en France », persifle Georges Clemenceau, qui, en guise d'éloge funèbre, écrit : « En entrant dans le néant, il a dû se sentir chez lui. » Deux jours après la mort du président, députés et sénateurs se réunissent à Versailles pour élire son successeur. Les radicaux et plusieurs groupes favorables à la révision du procès Dreyfus se sont unis sur la candidature d'Émile Loubet, alors président du Sénat. Déroulède, qui passait l'hiver à Nice, est revenu non pour voter, mais pour prendre le pouvoir. À Versailles, quand il monte à la tribune pour déposer son bulletin dans l'urne, il injurie à pleine voix Loubet. Celui-ci est élu dès le premier tour, mais les rues grondent. C'est sous les huées des nationalistes qu'il entre à l'Élysée.

Les militaires se défaussent place de la Nation...

Déroulède, pourtant, ne veut pas donner tout de suite le signal d'une émeute : il entend respecter le deuil de la famille Faure et souhaite que l'armée s'engage aux côtés du peuple dans le renversement du pouvoir établi. Mais, ce faisant, il laisse ainsi passer l'occasion favorable, remettant le coup de force au 23 février, jour des obsèques de Félix Faure.

...

... Au cimetière du Père-Lachaise, près de 400 000 personnes assistent aux funérailles nationales faites au président défunt. La cérémonie terminée, les troupes regagnent leurs quartiers. Place de la Nation, Déroulède attend le général de Pellieux, antidreyfusard notoire. Mais celui-ci, sentant le complot éventé, a choisi un autre itinéraire.

général n'imagine pas obéir à ce civil exalté. Au lieu du peuple en liesse, d'ailleurs, Déroulède n'a pu réunir que quelques centaines de militants. Alors que la police, par ses mouchards, est informée du lieu de la sédition, beaucoup de ligueurs n'ont reçu qu'au dernier moment leur mot d'ordre, de manière si vague et floue que certains

Marcel Habert restent dans la cour de la caserne, insistant pour être arrêtés! Ils sont confiés au commissaire de police. La tentative de coup d'État échoue donc lamentablement. Déroulède a même rendu service à la République parlementaire, que cette alerte incite à serrer les rangs: un cabinet de Défense républicaine se constitue et le nouveau président du Conseil, Waldeck-Rousseau, veut montrer sa fermeté aux milieux nationalistes.

D'abord poursuivi en cour d'assises, Déroulède est acquitté le 29 mai 1899. Mais Waldeck-Rousseau fait arrêter 67 meneurs nationalistes, et si la plupart sont ensuite relaxés, Paul Déroulède est traduit devant le Sénat constitué en Haute Cour de justice. Il est condamné, le 3 janvier 1900, à dix ans de bannissement pour complot contre le gouvernement. Il se retire alors à San Sebastián, en Espagne, tout en continuant à polémiquer par presse interposée. Autorisé en 1905 à rentrer en France, il s'éteindra à Nice le 30 janvier 1914, peu de temps avant la déclaration de guerre qu'il appelait de ses vœux. Honneur rare pour l'auteur d'un putsch raté: le poète de la revanche possède une avenue à son nom et une statue dans Paris. ▣

“Le complot raté de Déroulède débouche sur un résultat inverse à ses ambitions, puisqu’il raffermi les pouvoirs parlementaires!”

C'est le général Roget qui se présente à la tête d'une colonne en grand uniforme. Déroulède saisit son cheval par la bride et lui lance: «À l'Élysée, mon général, à l'Élysée!»

Gaudérique Roget n'est en rien favorable à Dreyfus, qu'il va copieusement charger six mois plus tard au procès de Rennes, au moment de la révision. Pour autant, respectueux de la discipline, le

se sont regroupés par erreur place de la Bastille... Enfin, Déroulède comptait sur ses alliés royalistes et sur la Ligue antisémite de Jules Guérin, qui le trahissent et l'abandonnent à son sort.

Le général Roget ignore donc Déroulède: il mène ses troupes à la caserne de Reuilly, où s'introduisent les ligueurs avant d'être reconduits à la sortie. Déroulède et son collègue

Boulanger, le choix du putsch ou de l'adultère...

«À l'Élysée!» scandent les Français réunis place de la Madeleine, à Paris, en ce 27 janvier 1889. Le président Sadi Carnot a de bonnes raisons de s'inquiéter, car son palais tout proche, faiblement gardé, ne saurait résister longtemps à l'assaut des nationalistes, galvanisés par leur héros: Georges Boulanger, le «général Revanche».

Né le 29 avril 1837, ce saint-cyrien a combattu en Kabylie, en Italie et en Cochinchine. Chevalier de la Légion d'honneur à 22 ans, il devient ministre de la Guerre en 1886 et séduit par sa prestance comme par sa fermeté: pour reprendre l'Alsace et la Lorraine, pour mettre fin à la corruption de la République parlementaire, il semble l'homme idéal à la coalition hétéroclite de monarchistes, de bonapartistes et de socialistes qui se forme autour de lui.

Ses succès dans une série d'élections législatives montrent sa popularité. Et, le 29 janvier 1889, un nouveau scrutin lui permet de se présenter à Paris, contre le candidat du

pouvoir, Édouard Jacques. Le soir venu, il est largement vainqueur: ses partisans l'encouragent au coup de force. «Êtes-vous fous?», réplique le général, qui préfère passer la soirée chez sa maîtresse. «Depuis cinq minutes, le boulangisme est en baisse», commente amèrement l'un de ses lieutenants. Boulanger pensait remporter les élections générales prévues à l'automne, mais un nouveau ministre de l'Intérieur, Ernest Constans, le pousse à fuir en Belgique. Le 30 septembre 1891, Boulanger se suicide sur la tombe de sa maîtresse. «Il est mort comme il a vécu, en sous-lieutenant», conclura Clemenceau. B. F.



Surfait Le peintre Jean-Eugène Buland immortalise la popularité – éphémère – du militaire.